

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 60 (1922)
Heft: 1

Artikel: Miliciade moudonnoise au milieu du XIXme siècle : [1ère partie]
Autor: Meylan
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-216943>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISANT LE SAMEDI



Rédaction et Administration :

Imprimerie PACHE-VARDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la

PUBLICITAS

Société Anonyme Suisse de Publicité

LAUSANNE et dans ses agences

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—

six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace.

Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

A TRAVERS LES MASQUES

RENTE-UN décembre, « veille de l'an », comme on dit chez nous. Journée d'hiver belle et sèche. Les gens vont et viennent, affairés et frileux. C'est le jour des dernières emplettes, des jolies surprises; le jour où les enfants heureux rêvent, tout éveillés, de superbes poupées, de fringants polichinelles, de merveilleux chevaux de bois, voir de bicyclettes. Et ce sont devant les boutiques bellement ordonnées de longues stations pour admirer éléphants, ânes, moutons, chèvres, tigres, lions, tous les pensionnaires de l'arche de Noé. Et les cartonnages, et les jeux, et les boîtes, les « merceries », les « parfumeries », les « tapisseries », les « papeteries ». Les demoiselles avenantes, qui étalent aux yeux des papas et des mamans ces trésors éphémères, s'évertuent à arranger, à disposer, à nouer, à agrémenter les jolis « riens » et les mignonnes futilités. A les regarder faire, on comprend l'importance de la forme et la vérité de l'adage : « La façon de donner vaut mieux que ce qu'on donne ».

Et dans ces boutiques achalandées, sous la lueur blanche des lampes électriques, toutes ces choses neuves et colorées brillent, étincellent, rayonnent. Les poupées semblent s'animer et sourire, tendre les bras et crier : « Maman » aux fillettes qui, déjà, les contemplent d'un regard affectueux; les chevaux piaffent et se meuvent sur les balançoires, au cliquetis des étriers qui pendent à leurs flancs. Et, sous la caresse du bambin qui les envie, ils vont hennir peut-être. Voici des guignols, pierrots, arlequins, le gendarme, tous prêts à agiter leurs mains de bois et à incliner leurs têtes ridicules. Et voici encore les chemins de fer, les bateaux, les automobiles minuscules, toutes les imitations des choses accoutumées.

Le 31 décembre, c'est le jour où les magasins se transforment en palais enchantés, les papas en magiciens et les mamans en bonnes fées.

* * *

C'est le jour aussi des masques et du bruit. Ma tante a, au sujet des déguisés, des idées très personnelles. Elle ne les prise que médiocrement, prétend que cette « folie de nez de carton et de vestes bariolées » est très grossière et très naïve.

— Voyez-vous, disait-elle à qui voulait l'entendre, ces gens s'imaginent qu'ils changent d'âme en changeant d'oripeaux. Voilà tout. Ah ! je conviens que si cela était possible, ce jeu ne manquerait pas d'intérêt. Il serait même amusant. On aimerait assez à emprunter l'âme de son voisin pour sortir du monde habituel, pour varier ses pensées, ses ennuis, ses peines; à la condition, sans doute, de pouvoir reprendre son âme quand l'expérience décevrait. Mais hélas ! mes bonnes gens, ce jeu nous est interdit. Il faut que chacun reste chez soi. Notre prison est bien verrouillée; même à la Saint-Sylvestre et au jour de l'an, nous n'en pouvons sortir. Pierrots blancs et pierrots noirs, marquis et marquis, arlequins et colombine, ils ne changent que de guenilles et s'ils parviennent à s'illusionner, pendant une heure, en revanche, ils ne trompent personne. Ce sont de pauvres hommes et de pauvres femmes, comme nous sommes tous...



APRI BOUNAN

ATSE-LO passà lo bounan. Lè dzein s'ein sant bin bailli ! L'a faliu chautà, dansi, s'èbaloyi, sè redzoï, bramà, bouelà, vouilà, baire, medzi, sè reimplià la panse, bafrà, s'eingozalà dâi z'affère que voliant pe rein mè dècheindre.

On è ti on bocon fou à lo bounan, n'è pas l'eimbarra. Pè bounheu que l'ein a rein que ion per annâie, sein quie lài farâi biau.

L'an veingt-ion l'è dan à lo rebut. N'è pas damâdoz et on pào bin lài dere quemet dit la tsanson :

Serpeint d'annâie, on l'a prau vu.

Po chète, l'a èt onn'annâie chète. Lè rio n'ant pe min d'igüe, lo lè l'a sâi, lè borni sant à chet, lè niote n'ant pe rein de moï. L'è epouâirau ! Quemet desâi clli vilhio :

— Lo chet, l'è adi lo chet; mà po l'igüe, respet.

On outro desâi à son valet :

— Mon valet, te sâ, se te vâo t'einretsi, t'è faut châidre on meti iô on pouésse betâ de l'igüe, quemet apotiquiéro, laitier, à carbatier.

Ora on ne porrà pas mè dere dinse, l'igüe è trâo tsira.

Bérou et Fuset, que vu vo contâ lau bounan, leu, ne s'inquiétâvnt pas de l'igüe. Lo vin lau fasâi bin mè de dzoûio et sè redzoïvnt d'on bounan à l'autro po pouâi passâ la né de Sylvestre à lo cabaret. Dèmorâvnt dein onna maison foranna et po reveni dau cabaret à l'ottô faillâi travessâ on rio que n'avâi pas tant d'igüe, mà qu'ètai asse lardze que duve bercllire de favioule ie na à lo bet de l'autra et prévond la hiautiau d'onna cava. Lài avâi ein travê dou croûio bâodéron d'étrabillie à caïon. Sè faillâi tsouyi po lài sè teni dessus. Bérou et Fuset l'avant travessâ clli rio omète mille iâdzo et jané n'étant tsezâ dedein, hormis ti lè bounan quand l'avant tserdzi et que revegnant dau cabaret dau velâdzo. Cein manquâve pas. Bérou passâve lo premi, cambelionâve on bocon per dessus lè bâodéron, fasâi quatre pas prau galé, du cein dau trâi petit ein coudheint teni son ballan, pu on outro ein dèfro dau bâodéron, et... pu rrau... on chaut dein lo rio, avoué Fuset per dessus li... et lè vaité tant qu'âo matin iô lau vollet vegnant vère se l'étant dza arrevâ, po lè dèpreindre. Cein n'avâi jamé manquâ du omète veingt ans ein derrâ. Et tot parâi ti lè bounan ramenâvnt lau fédérale à lo fond dau rio.

Dan, demèindze passâ, vè duve z'hâore dau matin, dou z'homme partessant dau cabaret. Quinte turbinâie l'avant sti coup. Sè baillivnt lo bré et l'allâvnt ein tenieint tota la tserrâire. Quinte z'esse, è-te possibillio ! Et tsantâvnt :

No sein doû de clliau crâno luron

Qu'ant dèguenautsi lo Sonderbon.

N'arant pas dèguenautsi grant'affère ci dzo quie.

Mâ ein s'appouyeint dinse l'on l'autro sè dèguenautsivnt pas pi leu mîmo. Vè lo rio, cein l'a èt onn'otra tsanson. L'a faliu dèplièyi et se dèpondre. Sein renasquâ, tandu que Fuset fasâi oquie de presseint, Bérou sè lance dessus lè bâodéron.

Quand Fuset l'a z'u fini, s'eimmode à son tor, lè dou galé pas, pu lè trâi petit, pu ion dè coâte lo bâodéron, et pu lo derrâ dein lo rio. Lè à lo fond, ie vâi on'affère nâi que coudhessâi se betâ de poueinte, et lài fâ :

— T'i... t'i dza quie, Bérou !

Marc à Louis, du Conteur.

AMATEUR PHOTOGRAPHE. — *Carinetti* : — Je connais beaucoup d'amateurs photographes, mais je n'en connais point d'aussi enragé que toi.

Robinetti : — Mais je ne fais jamais de photographies.

Carinetti : — Mais alors pourquoi te promènes-tu toujours avec ton appareil ?

Robinetti : — Parce que, quand je rencontre des jeunes filles, les vilaines se sauvent et les plus jolies passent lentement.

SUR UNE PLACE PUBLIQUE. — Sur la place est une mendiante, tendant la main :

— Monsieur, secourez la mère de sept enfants.

Le monsieur, fouillant ses poches :

— Quel âge a votre aîné ?

— Un an et demi, mon bon monsieur.



MILICIADE MOUDONNOISE AU MILIEU DU XIX^{me} SIÈCLE

J'ai vu en nos armées, quand nous avions un gros de Suisses, nous nous estimions invincibles, ce nous semblait.

Brantôme.

Ils étaient (les Suisses) l'espérance de l'armée.
de Commynes.

E Vaudois est cocardier; or, les Moudonnois sont très bons Vaudois, donc les Moudonnois sont très cocardières.

Bien qu'ayant la valeur d'un dogme, les lignes suivantes prouveront encore la force de ce syllogisme.

Oui, les Moudonnois et même les Moudonnoises aiment les militaires et la réciproque est aussi vraie. Il ne saurait en être autrement au pays du major Tacheron, qui fut à Vilmergen, et du colonel Ed. Burnand, qui fut chef d'arme de l'artillerie et inventeur du fusil Prélaz-Burnand.

A l'époque qui nous occupe, le Canton de Vaud

comptait huit arrondissements militaires. Une partie du district de Moudon, avec Oron et Vevey, formaient le 1^{er}.

Ces arrondissements avaient à leur tête un commandant. Ce poste fut occupé, pendant la période qui nous intéresse, par les citoyens Besson et Burand. Ces officiers avaient rang de lieutenants-colonels. Ils étaient montés et portaient un chapeau gansé, dit coupe-bise; des épaulettes d'or à gros bouillons. Un ceinturon d'or relevait la sévérité d'un uniforme bleu foncé à col et passe-poil écarlates. Ces officiers étaient aimés de leurs hommes parce qu'ils étaient bons et savaient parler aux soldats leur idiôme; ils les connaissaient tous individuellement; c'est pour cela que leurs subordonnés leur obéissaient en tout avec joie et avaient grand peur de les désobéir; ils se seraient jetés au feu pour faire plaisir à leurs commandants. Soyons dignes, mais soyons frères et amis, telle était la devise de ces braves officiers.

Ces commandants étaient assistés de leurs piquettes, qui étaient de simples soldats chargés de distribuer les ordres de marche, de suivre leur chef en tout et partout, en portant un gros portefeuille, etc... de chasser les mouches qui harcelaient le cheval du commandant les jours de revue.

Les écritures et le travail de bureau étaient faits par des secrétaires, triés sur le volet parmi les fils des amis du commandant. Ces fonctions étaient très demandées à cause du peu d'ouvrage qu'elles comptaient.

Les commis d'exercice, que l'on appelait commises, étaient chargés d'éduquer les jeunes recrues de 16 à 20 ans. Il y avait un commis ou un sous-commis par commune; ils exerçaient leurs petites troupes le dimanche matin avant le culte public. Ils étaient peu sévères. Un des derniers survivants, feu l'excellent voyer Ganières, de Sarzens, s'efforçait de se fâcher quand il disait à un retardataire :

— Il y a au moins vingt minutes qu'on t'attend ! c'est bien le moment de venir !

Puis, se radoucissant :

— A présent que vous êtes tous là, on peut faire l'appel.

* * *

On considérait, dans notre canton, la troupe vaudoise comme la première troupe du monde, et, à Moudon, le contingent moudonnois comme le meilleur du canton. Il est vrai qu'on ignorait les autres. Les grandes manœuvres étaient rares à cette époque et les amateurs de spectacles militaires ne connaissaient guère que les avant-revues, les réunions de contingents et les revues.

Les avant-revues groupaient les contingents d'une certaine région sous la direction du commandant, assisté de ses commises.

C'est aux avant-revues qu'on « épurait les contrôles » et l'on constatait :

*Que bien souvent, au registre, on n'a point effacé
Le nomade artisan parti dès l'an passé.
On interpelle encor, sur la place publique,
Un commis-voyageur en pays exotique !
On entend retentir le nom de vingt soldats
Que la goutte ou la fièvre a cloués dans leurs draps...
Et de ceux qu'au tombeau le destin fit descendre,
Une voix formidable ose évoquer la cendre !*

C'est aux avant-revues que l'on passait d'une classe d'âge dans une autre et que l'on recrutait :

*A mein que s'ein trova dei campins, dei maladou,
Dei pi plliats, dei sordiaux et autro camaradou
Bornicans, mau-venus, pourré dzeins de malheu
Qu'étiot ti affrantsi, bin soveint maugrà leu.*

Les réunions de contingent du mois de mai étaient des préparations à la revue future. Les exercices tactiques se clôturaient par un bal, préliminaire aussi de celui de la revue du mois suivant.

La revue était la grande manifestation militaire de cet heureux temps. Elle avait lieu en juin. Toute la population, sans distinction de sexe ni d'âge, y prenait part. C'est quelle réunissait toute l'infanterie de la section. Voilà comme les choses se passaient :

Depuis quelques jours, on voyait un peu partout, aux fenêtres et sur les clôtures des jardins bien exposées au soleil, des effets militaires que de dignes épouses brossaient et tapaient avec conscience;

ces braves dames tenaient à ce que leurs maris fussent bien et propres comme des oignons; de leur côté, les intéressés consacraient une journée à fourbir armes blanches et armes à feu, à cirer gibernes et blanchir croisées. Il se faisait, ce jour-là, une dépense énorme de tripoli pour « poutzer » boutons et plaques de métal. Les jeunes filles lavaient, empassaient et repassaient leurs robes blanches.

Au jour fixé, le rappel est battu dans les rues de Moudon. A sept heures, au picolon, la troupe, rassemblée sur la place du Collège, s'organise sous la surveillance du commandant, sanglé dans son beau ceinturon, coiffé de son gancé, comme un maréchal d'empire.

(A suivre.)

Dr MEYLAN.

UN HOMME PREVOYANT. — La scène se passe dans un petit chalet-pension, dans la haute montagne.

L'étranger, au tenancier du chalet : — Vous avez beaucoup de monde à loger pour la nuit, il y en a même jusque dans la grange; c'est dangereux, il pourrait se faire qu'il y en ait qui partent en oubliant de payer.

L'aubergiste : — Oh ! on prend ses précautions. D'abord, quand ils sont tous sur leur tas de foin, j'enlève l'échelle; secundo, je ferme la porte de la grange à clef; tertio, je les fais payer d'avance.

POUR NE RIEN OUBLIER

Le billet ci-dessous a été trouvé, dans la rue, par un de nos lecteurs, qui a eu l'amabilité de nous le communiquer. Une de nos ménagères, n'habitant probablement pas la ville, a inscrit, sur le dit billet, afin de ne rien oublier, les emplettes qu'elle avait à faire :

« Chez *** payer note acheter pour Louli chocolat, acheter pour moi petite éponge bigoudis, lavette, tilleul. Prendre tram 1 arrêter sur St-Laurent, chez *** une paire de bas noir, plote pour renforcer le talon. Biscuits Sugnet. Chez *** horloger, *** pharmacien. Punaisses et clous ».

L'ORPHELIN

*Dans la rue il n'y a personne...
Très lointaine, une cloche sonne,
Une grille, en se refermant,
Gémit en un lent grincement;
L'âme est pleine d'inquiétude,
Tout est deuil, tout est solitude...*

*Le grand cimetière est désert,
Des oiseaux, le joyeux concert,
Au cri rauque du vent, fait place;
Les flocons tournent dans l'espace,
Et les arbres tout dépouillés
Prennent des airs de débraillés;
Le vent qu'ils agacent les gifle,
Puis il s'enfuit, s'envole, siffle...*

*Je me retourne, soudain je vois
Un pauvre enfant, près d'une croix,
Immobilisé sur une tombe.
« N'as-tu pas froid ?... la neige tombe;
Que fais-tu là ? relève-toi »
Lui dis-je. Il me répond : « Pourquoi ? »*

*« Tu pourrais prendre une bronchite;
Sauve-toi chez maman, bien vite. »
Mais l'enfant demeure à genoux.
« Viens, je te conduirai chez vous,
Je saurai retrouver la route;
Ta mère te cherche, sans doute;
En ne te voyant pas rentrer
Peut-être qu'elle va pleurer... »*

*« C'est moi, me dit-il, à cette heure,
Qui la cherche, et c'est moi qui pleure. »*
André Marcel.

ENTRE AMIES. — Voilà un billet de cent francs comme il y en a peu.

— Qu'a-t-il donc d'extraordinaire ?

— Il est à moi.

APRES MINUIT. — Un promeneur demande à un voiturier à moitié endormi :

— Ohé ! êtes-vous libre ?

— Oui.

— Et alors, pourquoi n'allez-vous pas vous coucher ?

SOUVENIRS DU VIEUX PONTARLIER

Cugny ou le berger parvenu.

*Il ne demeura qu'un an parmi nous,
C'en fut assez pour que nous conser-
vions son souvenir.*



ARTICLE que voici est extrait du *Pontisalien*, journal républicain de l'arrondissement de Pontarlier. Il est vraiment fort intéressant, mais nous l'abrégeons un peu.

* * *

En 1644, arrivait à Pontarlier un jeune garçon, âgé de 14 ans, vêtu misérablement, couvert de poussière et lassé par la fatigue. Sans prendre de repos, il se mit à chercher de l'ouvrage et, comme il n'avait aucun métier entre les mains, il fut employé au bûchage de la terre et à la fabrication du bois de chauffage, travaux où il se fit rechercher, grâce à sa bonne conduite et son ardeur à la besogne.

D'où venait ce jeune homme qui se faisait appeler Cugny ? Cadet d'une pauvre famille de La Sarraz, dans le Pays de Vaud, il y était occupé à la garde du bétail; mais cet état était peu de son goût et il aspirait à être militaire. Un jour, un loup ayant enlevé une chèvre de son troupeau, Cugny, craignant un châtement, s'enfuit vers la France par la route de Jougne.

Il resta un an à Pontarlier et, par sa persévérance et son économie, il réussit à amasser un petit pécule qui lui permit de s'équiper pour suivre la carrière qu'il désirait et s'enrôler, comme volontaire, dans l'armée du grand Condé, dont il avait entendu dire les exploits. Après avoir écrit à ses parents pour leur demander pardon de sa fuite, il quitta Pontarlier au printemps de 1645.

Il se rendit à l'armée et, sans trouble ni gêne, se fit conduire devant M. de Bellefonds qui commandait le quartier le plus près de l'ennemi. Il lui peignit sa situation et lui dit son souhait de servir sous le prince de Condé. M. de Bellefonds fut touché de la jeunesse et du courage du jeune homme; il lui accorda sa protection.

Dès lors, la carrière de Cugny était assurée. Après s'être distingué aux affaires de Marienfeld, et de Nordlingen, il fut fait officier à cette dernière bataille (1646).

Tout en combattant il étudiait; il acquit d'importantes connaissances militaires, spécialement en ce qui concernait l'attaque et la défense des places, et fut enfin nommé capitaine en 1664, grade le plus élevé auquel pouvait prétendre un soldat de son origine.

Il fit partie, en cette qualité, du corps de 6.000 hommes que Louis XIV envoya en Hongrie au secours de l'empereur Léopold contre les Turcs, et qui contribua efficacement à la victoire du St-Gothard, gagnée le 1^{er} août 1664. Le capitaine Cugny, emporté par son courage jusque dans les rangs ennemis, fut fait prisonnier et conduit au grand vizir qui le garda comme esclave. Sollicité de se faire musulman et de servir le gouvernement turc, Cugny résista longtemps; enfin il se laissa gagner et prit le turban.

Dès lors, il reçut le nom d'Abdi ou Apti, fut logé et habillé richement aux frais du grand vizir qui le nomma *aga* (colonel) dans son armée.

Kupruli-Ahmed se disposait alors à terminer la lutte engagée avec Venise, par la prise de Candie, assiégée par les Turcs depuis 22 ans. Il se rendit à La Canée, le 3 novembre 1666, emmenant avec lui Abdi-aga (Cugny) qui, après avoir fait préparer une artillerie formidable, dirigea, par ses avis, les travaux du siège et força, enfin, la place à se rendre, le 6 septembre 1669, malgré le secours français amené par le duc de Navailles. Après cette victoire, Abdi-aga fut fait *séraskier* (général) et comblé de bienfaits par Kupruli, qui le présenta au sultan, Mahomet IV, dont il reçut l'accueil le plus cordial.

Trois ans après, lors de la guerre avec la Pologne, Abdi, sous les ordres directs du sultan, s'empara, au bout de dix jours, de la place de Kamieniec, réputée impenable. En récompense de cette brillante action, Mahomet IV nomma notre héros